

**ROGER NIMIER**

**LA  
NOUVELLE  
ANNEE**



*V. Sevilla*

**.' SPECIALE .DERNIERE '.**

Extrait de la publication  
**Editions  
"LE DILETTANTE"**





## *La nouvelle année*

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

*Les Épées*, 1948.

*Perfide*, 1950.

*Le Hussard bleu*, 1950.

*Amour et néant*, 1951.

*Les Enfants tristes*, 1951.

*Histoire d'un amour*, 1953.

*D'Artagnan amoureux ou Cinq ans avant*, 1962.

*Journées de lectures*, 1965.

*L'étrangère*, 1968.

*L'Élève d'Aristote*, 1981.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

*Le Grand d'Espagne*, La Table Ronde, 1950.

*Les écrivains sont-ils bêtes ?*, Rivages, 1990.

*Les Indes Galandes*, Rivages, 1990.



Roger Nimier

*La nouvelle année*

HISTOIRE

*Postface*  
*de Roland Cailleux*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

**Couverture : Victor Sevilla**

ISBN 978-2-84263-592-3



La distance qui sépare Noël du Jour de l'an ne dépasse, dans aucun pays, une semaine. Personne n'y pense, personne n'y a jamais beaucoup réfléchi, sauf Roland qui étudia la question d'assez près.

Le 25 décembre, un brouillard fantastique écrasait Paris. Les rues étaient remplies de cette ouate qui sent la fumée. Naturellement, tout était plus solennel. Un pas dans cette drôle de ville prenait une résonance particulière. Pour

le moment, Roland se tenait accoudé à sa fenêtre. Une lampe allumée derrière lui projetait son ombre dans l'espace.

Il devina que la voiture arrivait. Il était tellement agacé d'attendre qu'un mouvement involontaire l'entraîna dans l'escalier. Il portait un imperméable sur les épaules. Ayant dégringolé les deux étages, il se trouva dans la rue quand le car de police stoppa, quelques mètres plus loin. Il traversa pour aller à leur rencontre. Mais ils se précipitèrent vers son immeuble et aucun d'entre eux ne l'aperçut. Roland attendait depuis trois heures qu'on vînt l'arrêter ; il avait eu cette impatience pour courir au-devant des choses ; et voilà que les choses stupides, grouillantes, passaient à côté

de lui sans le voir. L'habitude voulait qu'un hasard de ce genre fût bien accueilli. L'amusement, oui, cette façon de désespérer de son désespoir : dans un cœur gonflé de tristesse comme celui de Roland, il y avait encore place pour ce sentiment.

Il s'éloigna, croisant un policier qui surveillait les fenêtres. Au bout de cinquante mètres, il tourna ; une bouffée de lumière lui révéla son garage. Il entra. Sa voiture était coincée derrière une camionnette. Le veilleur de nuit quitta le poste de lavage pour l'aider à sortir. Roland s'assit, démarra. Il n'avait pas beaucoup d'essence, mais comme il n'avait pas beaucoup d'intentions non plus, c'était très bien.

D'abord il fut ennuyé. Le moteur était froid et toussait. Il distinguait à peine le bord des trottoirs et il évita de justesse un camion arrêté sur la gauche. Une minute plus tard, il se trouva ridicule. Il n'avait aucun besoin, vraiment, de montrer tant de prudence. Il n'était pas libre à l'égard de la société qui le poursuivait par l'intermédiaire d'agents emmitouflés dans des pèlerines, mais il était libre à l'égard des trottoirs et des accidents. Son moteur ronflait parfaitement. Tout allait mieux. Les mécaniques de l'âme, comme les autres.

Roland ne voyait pas grand-chose du monde extérieur, sinon un essuie-glace qui passait et repassait devant lui, comme un battement de paupières. En

revanche, il voyait assez bien le cadavre d'Anne, sur un divan, les jambes allongées et serrées, les bras immobiles et blancs. Voilà exactement comment ça se passait. Anne avait ses cheveux en désordre, comme on peut les avoir dans l'amour. Le visage était calme, un peu effaré sans doute. Elle portait une veste de pyjama avec manches retroussées, une veste d'homme. Ensuite, c'était la vieille jupe bleu marine qu'elle avait déchirée, un jour, dans les petites voitures électriques du pont de Neuilly. Malgré cette tenue disparate, avec ses bas tirés, son visage rectangulaire, son petit air droit et sage, elle donnait une impression de sagesse. La tache de sang, à la hauteur du cœur, n'était pas laide.

Le malheur, c'est une suite de portes. On en franchit une ou deux et on se croit bien avancé ; mais il en reste toujours un grand nombre devant soi. Roland avait dépassé toutes ces portes, il était au-delà, dans cette stupeur totale où chaque minute s'abat d'un vol lourd. Alors le temps n'est plus qu'un gros tas d'éternité qui s'éboule et vous déchire et s'augmente de sa chute. Ce désespoir n'empêchait pas Roland de considérer avec une extraordinaire attention le cadavre qui dansait dans le brouillard et remplissait toute la nuit.

Quelque part, il obliqua vers une route. Tous les cent mètres, une ampoule suspendue par deux fils laissait tomber un vague entonnoir de lumière,

où le vide effrayant de cette soirée d'hiver semblait s'éparpiller en grains blanchâtres et fades. Roland s'aperçut enfin qu'il était complètement idiot. Pourquoi fuir quand on ne tient plus à rien ? Les autres, au contraire, sont plutôt rassurants.

Il stoppa non loin d'un carrefour. Il se dirigea vers un bâtiment blanc qui ressemblait à un hôtel. Un garçon endormi le conduisit dans une chambre au papier jaune. Que ce papier fût bien jaune, il eut tout le temps de digérer cette évidence, car il passa deux jours dans cette chambre : le mercredi et le jeudi, c'est-à-dire le 26 et le 27. Les policiers, en effet, n'arrivèrent pas avant le 27, vers quatre ou cinq heures, dans l'après-midi.

Enfermé, Roland était sur d'autres routes. Dehors, le monde extérieur se réduisait au brouillard et ici, c'était un mur tendu de jaune. Donc, à quatre ou cinq heures, un employé de bureau entra dans sa chambre, lui demanda son nom, lui montra sans doute un revolver.

Dans l'escalier, une impulsion le jeta en avant. Il s'arrêta brusquement, fit tomber le premier policier, sauta huit marches, fonça vers un gros type en faction dans le hall. L'autre le saisit à bras-le-corps, mais fut entraîné par le choc jusqu'au comptoir de la réception. Il y eut alors une seconde assez tranquille, une seconde que dix battements de cœur allongèrent chez Roland... Il prit une lampe de cuivre qui était sur



le bureau et l'abattit sur la tête de l'homme qui, à son tour, le lâcha, plutôt lentement.

Dehors, Roland fut aidé par le brouillard. Il se dirigea vers la droite, faillit renverser un cycliste, n'entendit pas les cris poussés derrière lui. Il se trompa un peu ; puis il crut distinguer sa voiture, alors qu'il la croyait beaucoup plus loin. Un gendarme était là, bien enveloppé de bleu marine, incroyablement debout sur la terre. Ce gendarme sortit un revolver d'une belle sacoche qu'il portait sur le flanc et tira. Il tira deux fois. Admettons une lueur, une seconde lueur et deux yeux terrorisés dans une face rouge. Roland frappa d'un geste large, collé contre le type qui reçut d'énormes

coups, lâcha son arme et tomba, plié en deux, sur le trottoir.

La voiture partit péniblement. Il y eut un dérapage et Roland se trouva plus loin, ailleurs, assez libre avec ses deux pédales sous les pieds, celle qui était pour se tuer et celle qui était pour se rendre.

Toutes les pensées qu'il avait mâchonnées pendant deux jours se présentèrent à nouveau. Il tremblait de froid, il avait faim. C'était convenable, comme sentiments.

Anne, 1949, deux ans. Voilà le plus moche. Si une grande passion dure quinze jours, nous sommes d'accord, nous trouvons ça romanesque. Inutile de s'en plaindre. Si elle dure toute la vie,

c'est encore mieux. Deux années sont tout à fait ridicules. (Franchement, les amants n'étaient ni très fidèles ni très impatients.)

Quand elle avait quitté son mari pour le suivre, elle paraissait une plus grande personne. « Vous savez, je vous aimerai un bout de temps. Vous aurez du mal à vous débarrasser de moi. Vous en aurez assez, vous serez malheureux, ça me plaira de vous voir comme ça — autant que vos épaules et votre façon de m'embrasser, qui est très bien, parce que vous m'embrassez sans arrêt. »

À côté de lui, elle avait perdu sa douceur, mais elle avait gagné de la jeunesse. Il lui avait donc fait du mal de toutes les façons, puisqu'il est reconnu

que la vieillesse est un grand bien — surtout cette première vieillesse qui se déclare vers la trentième année, qui paraît sans danger parce qu'elle donne le goût de la vie sociale. Roland avait toujours su parfaitement pourquoi on l'aimait. Son silence, sa panique devant les choses les plus simples, son innocence au milieu des périls en faisaient un sauvage. Malheureusement, les sauvages adorent ce qu'ils craignent.

Le nom de la passion : oui, Anne et lui, cet amour établi sur deux années, avec tous les sentiments en usage. On reste huit jours sans sortir. On se lève à trois heures de l'après-midi. On s'enivre d'eau pure comme de champagne.

Après ces images indistinctes mais

*paresse, soit discrétion, soit conviction que c'est Proust qui a raison dans le Contre Sainte-Beuve et que, ce qui compte, c'est l'œuvre et non pas l'homme, je me suis abstenu et n'ai même pas répondu à ces demandes de collaboration. C'est indéfendable, car, si c'était discrétion, je n'avais qu'à parler de leur œuvre (il est vrai que ce n'est pas ce qu'on me demandait).*

*Mais, pour Roger, c'est différent. D'abord parce qu'on ne me le demande pas, mais pour de beaucoup plus importantes raisons.*

*Je me rappelle avoir dédié ainsi mon dernier livre, Les Esprits animaux, à Roger : « À la vie, à la mort ». Je ne savais pas que la mort serait si près. Et moi qui n'ai pas cessé, pendant sa vie, de dire que je n'avais jamais rien fait pour lui et qu'il avait tout fait pour moi, et, bien que je n'aime pas les grands mots, je crois que je me sens une dette envers lui. Je sais bien que ce n'est peut-être pas servir sa mémoire que de ne pas parler*

*de son œuvre et que de ne parler que de lui, et que c'est absolument contre Contre Sainte-Beuve, mais je ne peux pas faire autrement. Je n'écrirais rien s'il ne me semblait méconnu. J'entends par là que, d'une part, les gens qui admirent son œuvre ne se rendent pas compte qu'il était bien supérieur à elle, et que ceux qui l'aimaient, lui, n'ont pas, à mon sens, montré à quel point il était exceptionnel.*

*J'ai rencontré bien des gens dans ma vie. Moins que d'autres, mais enfin tout de même. J'ai toujours pensé que ce qui s'est passé à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et au début du XX<sup>e</sup>, chez Lucien Guitry, à savoir l'amitié des amis qu'étaient Lucien Guitry, Tristan Bernard, Alphonse Allais, Alfred Capus, Jules Renard (et Sacha, bien entendu), avait été une fête de l'esprit, non seulement parisien, mais français ; et que rien, toutes choses égales d'ailleurs, n'était comparable à ce qu'était l'amitié, les conversations avec Roger Nimier, Antoine Blondin et Stephen Hecquet.*